

Sollers: «L'identité na

Guerre. Dans son combat contre le nihilisme contemporain, Philippe Sollers ne prend au sérieux que deux choses: le diable et la littérature.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLISABETH LÉVY

Le Point: Depuis trente ans, vous exercez un pouvoir stratégique dans la république des lettres. Et vous nous expliquez que vous êtes en guerre contre le pouvoir. Vous la jouez agent double, Philippe Sollers?

Philippe Sollers: Assez de langage policier! Et assez aussi de ce cliché «république des lettres»! En réalité, les choses sont très simples. Pour ménager un espace où je puisse respirer, j'ai été contraint de mener une guerre défensive permanente contre une vision exclusivement sociale du réel. Ce qui suppose d'être suffisamment schizophrène: un travail d'écrivain, d'une part, et sans arrêt, une activité d'édition et d'interventions, de l'autre. En gros, j'ai fait ce que j'ai voulu, en gardant mon indépendance. Voilà ce que les sociomanes me reprochent. Les sociopathes, encore plus.

Vous leur avez pourtant donné assez à manger pour avoir la paix. Pour quelqu'un qui juge qu'il n'y a «dans le social rien de respectable ni même de sérieux», vous lui avez consacré beaucoup d'énergie. Un vrai mi-temps...

On est sans cesse sommé de décliner son identité comme être social, alors l'être seulement à mi-temps serait déjà un exploit. Un rôle d'adaptation au social est dévolu aux intellectuels qui sont interrogés à jet continu sur leur vision sociale du monde. Ils disent le Bien, mais la littérature, c'est autre chose. Une mauvaise action, sans doute, j'en ai peur.

Vous prônez la résistance par la participation? Très chic. En tout cas, il y a bien deux Sollers. «J'ai l'ambition de faire parler de moi en dehors de toute considération pour ce que j'écris. Ce qui me contraint à une parfaite clandestinité.» Vos contemporains sont-ils indignes d'accéder à votre œuvre? Pas du tout. Encore faut-il savoir lire. Pour savoir écrire, il faut savoir lire, et pour savoir lire, il faut savoir vivre. Toute la question est là.

C'est la guerre, dites-vous: objectifs, moyens, stratégie, tactique... Expliquez-nous.

Il faut revenir à la découverte fondamentale de Flaubert, son trait de génie, sa passion, sa rage. Sartre a eu bien tort d'inventer pour lui le rôle de l'idiot de la famille alors qu'il aura été le premier à sonder ce continent infini: la bêtise. Écoutez: «Je

connais la bêtise, je l'étudie, c'est là l'ennemi et même il n'y a pas d'autre ennemi.» Un peu plus loin: «L'importance qu'on donne aux organes uro-génitaux m'étonne de plus en plus.» Il commente: «Allons bon, le sexe lui-même est en train de devenir bête.»

Vous citez également Shakespeare: «Le mérite mendie, la nullité est célébrée, la perfection calomniée, la sottise écrase le talent.» Vous avez été beaucoup célébré, non?

Célébré parfois, abominé ou disons détesté le plus souvent. Tout compte fait, je crois avoir gardé une mauvaise réputation. Et ça, c'est très difficile. Savez-vous combien vaut la réputation de Debord? Près de 3 millions d'euros – 2,75 exactement, le prix proposé par Yale pour ses manuscrits. C'est confortable pour un suicidé. Cela dit, pour atteindre un cours aussi élevé, il faut mourir. Je ne suis pas pressé.

Vous déteste-t-on pour votre œuvre ou pour votre pouvoir?

Le pouvoir? Faribole... Flaubert, encore: «Je crois à la haine inconsciente du style.» C'est là que ça se passe. Il faut faire travailler ses adversaires conformément à la tactique classique chinoise.

C'est aussi une pirouette qui consiste à ne jamais répondre sérieusement à vos adversaires.

Pourquoi prendrais-je au sérieux des gens qui ne me prennent pas au sérieux? Ce serait du masochisme, passion que je n'éprouve pas.

Pour faire la guerre, il faut des alliés – ou des disciples. «Il suffirait d'être douze», affirmez-vous en paraphrasant Voltaire. Vous vous prenez pour le Christ? Qui sont vos apôtres? Mes amis et mes camarades. François Meyronnis et Yannick Haenel, de *Ligne de risque*. Quelques autres que vous découvrirez bientôt.

Où situez-vous Houellebecq dans cette guerre?

Un bon opposant. Si j'étais Nietzsche, il serait Schopenhauer.

Et les auteurs du passé. C'est une guerre des ombres?

Tout est question de courbure du temps. Où en sommes-nous avec le temps, voilà la grande question. Nous vivons l'une des plus basses époques que la littérature ait connues, encore que la fin du XIX^e siècle n'a pas été une partie de rigolade. Je suis donc en guerre contre la disparition évidente du goût, concept français par excellence, et, dans la foulée, l'ignorance militante, l'illettrisme aggravé, l'analphabétisme et, enfin, point capital, l'évacuation de l'Histoire. Plus la dévastation s'accroît, plus ce qu'on appelle le passé est vivant et désirable. Du reste, plus que du passé il faudrait parler, avec Heidegger, de «l'avoir été». Mozart est là, Joyce est là.

Que faire quand n'importe qui peut être sacré par le marché comme un nouveau Joyce ou Mozart?

Bavardage... Tout le monde pourrait être écrivain, peintre, etc. A part la musique, tout, désormais, peut être simulé: on peut